NOTRE ROUMANITÉ. CHOIX D'INTERPRÉTATIONS

Ileana TĂNASE
ileanatanase@ymail.com

Abstract:

To interpret a text means, under certain conditions, to simply iterate it with no personal contribution, or, in the terms of an already widely accepted expression, the best exegesis is the text itself. The interpretation can prejudice the chosen text by virtue of the cultural memory of the interpreter, tempted to place it at its intersection with other texts: thus, it will refer it to a text more or less different from the one concerned. This conclusion was also reached by those theoreticians of language who consider that 'the only way of remaining absolutely true to a text is to repeat it'. It is from the perspective of this theory that, in the present article, I have approached interpretation as the reiteration of a text about our Romanian character, selected from an ampler text of Alexandru Paleologu. What allowed such an approach is the fact that the text reveals what any Romanian, at a certain moment, would say about himself, his personal or national history. About the condition of being Romanian.

Keywords: Romanian character, interpretive choice, intertextuality, interpretation as reiteration.

Rezumat:

A interpreta un text înseamnă, în anumite condiții, a-l spune pur și simplu, fără niciun adaos personal sau, în termenii deja consacrați, *exegeza cea mai bună a unui text este textul însuși*. Interpretarea poate să aducă atingeri textului ales datorită memoriei culturale a celui ce interpretează, tentat să îl așeze la răscrucea întâlnirii cu alte texte: astfel, ea va crea trimiteri la un text mai mult sau mai puțin diferit de cel la care se referă. La această concluzie au ajuns și acei teoreticieni ai limbajului care consideră că „*singura modalitate de a rămâne absolut fideli unui text este de a-l repeta*". Din perspectiva acestei teorii, am abordat în articolul de față *interpretarea* ca *reiterare* a unui text despre românitatea noastră, pornind de la unul mai amplu, datorat lui Alexandru Paleologu. Convingerea care a determinat o astfel de abordare este că textul dezvăluie ceea ce ar spune orice român, la un moment dat, despre sine, despre istoria sa personală sau națională. Despre condiția de a fi român.

Cuvinte-cheie: românitate, opțiune de interpretare, intertextualitate, a interpreta, a repeta.

BDD-A4028 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:41 UTC)

Présenter un texte, ce n'est pas forcément l'interpréter, c'est quelquefois le dire tout court pour le faire entendre de ceux qui ne l'ont pas encore entendu ou pour le faire rappeler à ceux qui en ont déjà pris connaissance.

Pourquoi chosir de ne pas interpréter un texte? Pour la simple raison que *la meilleure exégèse d'un texte*, si l'on juge d'après certaines théories, *est le texte même*. La vérité de ce postulat critique relève de celle du *postulat*, en général, défini comme «un point de départ indémontrable, tenu toutefois pour incontestable»[1]. Dans cette perspective, une interprétation, quelle qu'elle soit, s'avère d'emblée problématique puisqu'elle porte atteinte aux significations ressortissant au texte concerné. Cela s'explique par le fait que, tout en se référant à un texte, l'interprétation en peut créer un autre, d'où la nette limitation de la zone d'unicité du texte source dont le contour sera déformé plus ou moins par la mémoire culturelle de celui qui interprète, tenté de placer le texte au carrefour de sa rencontre avec d'autres textes. Tenté aussi de saisir les points de continuité, d'entrecroisement ou de rupture s'ouvrant sur les textes mis en relation.

La vocation de l'intertextualité, que l'on en soit conscient ou non, chacun la possède à un certain degré, chacun la suit à sa guise, d'autant plus qu'un texte- non pas un texte quelconque, mais, en principe, un texte essentiel- éveille involontairement des renvois insoupçonnés à d'autres textes auxquels il est lié par des fils invisibles tant dans le processus de sa création que dans celui de sa réception. Il n'est pas rare que l'interprétation ne rende plus l'unicité du texte choisi parce que le récepteur recourt à ses propres combinaisons de mots qu'il considère comme censées relever ces significations que véhicule le texte. Il n'est pas rare non plus que les seules représentations du récepteur décident de l'univers conceptuel où sera encadré le texte, ce qui pourrait bine fausser les voies de l'interprétation. D'où il ressort que la modalité de «rester fidèle» à un texte consisterait dans sa seule *réitération*. C'est ce qu'affirment ces théoriciens du langage ayant touché aussi au sujet du noyau de significations qui ne concernent pas la nature ouverte du texte, mais le nombre d'interprétations possibles ou légitimes, qualifiées d'invariants et universaux de l'imaginaire littéraire.

Parmi les théoriciens de la *réitération*, Tzvetan Todorov[2] est celui qui en parle dans sa *Poétique* en termes presque absolus, l'envisageant

[1] Le Robert, *Dictionnaire d'aujourd'hui*, 1992, p. 789.
[2] Tzvetan Todorov, 1970, « Les études du style », in: *Poétique*, no1, Paris: Gallimard.

BDD-A4028 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:41 UTC)

d'une manière qui ne saurait, à ce qu'il paraît, être contredite. Il affirme que la seule modalité de rester absolument fidèle à un texte est de le répéter, mais que même alors le changement des circonstances met en danger l'identité du texte même. Interpréter une oeuvre, littéraire ou non, pour elle-même et en elle-même, sans la quitter un seul instant, sans la projeter que sur elle-même, est, d'après lui, une action impossible. Ou, plutôt, cette action est possible, mais alors la description n'est rien d'autre qu'une répétition, mot à mot, de l'oeuvre même.

Tzvetan Todorov n'est pas le seul à avoir une telle conviction. Sa théorie pourrait être magistralement illustrée par la conception que l'écrivain argentin Jorge Luis Borgès a adoptée tout en se référant à la même problématique. Borgès écrit un texte-parabole soutenant le point de vue moderniste sur la réponse du lecteur appelé à recréer une oeuvre par sa paradoxale identification avec le texte en question. Il y met face à face - d'une part Miguel de Cervantès avec son célèbre *Don Quichotte de la Manche* (écrit pendant dix ans, de 1605 à 1615) et d'autre part Pierre Menard, lecteur- créateur du XX^{e}siècle, ayant l'ambition et la force artistique téméraires de récrire le *Quichotte* après plus de deux siècles et demi. Le temps écoulé entre la création des deux textes aura changé la perception sur le texte originel, vu que, à chaque nouvelle lecture, son univers d'idées s'enrichit ou, selon le cas, s'altère suite à l'explosion de sens nouveaux et de nuances. Quant au second texte, ce qui est évident, c'est que Pierre Menard s'efforce de ne pas imiter le texte de Cervantès, il le récrit, non pas de la façon dont il a été écrit par Cervantès, mais de sa propre façon, c'est-à-dire tout en continuant de rester Pierre Menard. Autrement dit, Pierre Menard récrit *Don Quichotte de la Manche* sans faire abstraction des expériences auxquelles s'est livré Pierre Menard. Le résultat en est étonnant. Dans l'espace de temps qui sépare les deux écritures, le nouveau *Quichotte* est, de la première à la dernière ligne, du premier au dernier mot, le vieux *Quichotte*. Que dit, en fait, Borgès? Une chose capitale, qu'il a d'ailleurs formulée dans son style lapidaire dans le tome *El libro de arena*[3] (*Le livre de sable*), dans l'essai *Note sur Walt Whitman*, où il soulève le problème du rapprochement jusqu'à l'identification avec le texte source, cet «organisme intellectuel» qui finit par «refléter tous ceux qui s'en approchent». Le rapprochement d'un texte qui fascine ne se pose donc plus en termes

[3] Jorge Luis Borges, 1975, *El libro de arena* / 1983, *Cartea de nisip*, trad. Cristina Hăulică, București: Editura Univers.

BDD-A4028 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:41 UTC)

relatifs, approximatifs, il va jusqu'à la totale identification avec ledit texte. L'argument de Borgès à cet égard renvoie à la «mémoire générique ou la grande Mémoire se trouvant en dessous des esprits individuels».

Un texte est, de prime abord, ouvert aux possibilités rhétoriques d'extension démesurée du principe d'identité. Posant la question fondamentale sur la nature auctoriale d'un texte, Borgès élève le lecteur du rang passif de simple récepteur à celui actif de co-auteur. Son point de vue vient détruire le concept même de plagiat. Borgès voit des identités au-delà de l'apperente variété des faits humains: *Lo que hace un hombre es como si lo hicieran todos los hombres* («Ce qu'un homme fait c'est comme si tous les hommes le faisaient»). À en extrapoler le raisonnement dans la sphère linguistique, on conclurait que «ce qu'un homme dit c'est comme si tous les hommes le disaient» (*Lo que dice un hombre es como si lo dicieran todos los hombres*). D'ailleurs, dans la vision de Borgès, le plagiat est un faux raisonnement, un préjugé susceptible de graves erreurs de jugements préconçus d'interprétation. Ce qui est important ne réside pas, pour lui, dans l'identité de celui qui élabore une idée, mais dans l'impact que l'idée aura sur les récepteurs, lors de sa transmission simultanée, à intervalles rapprochés ou à longs intervalles. La réflexion de Borgès à ce sujet est surprenante, mais non pas moins vraisemblable :

« *D'une manière vulgaire ou bas policière, on pourrait parler de plagiat; Nietzsche, interrogé, répondrait, à coup sûr, que ce qui est important c'est la transformation qu'une idée peut opérer en nous-mêmes, non pas le simple fait de l'élaborer*. »[4]

La question du plagiat est bien vieille: il guette depuis toujours et de toutes parts. Quoi dire de nouveau, «comment serait-ce possible quelque chose de nouveau?» (à le dire avec Constantin Noica), ou bien comment prétendre dire des choses mieux que d'autres, alors qu'ils l'ont déjà fait si bien? L'univers discursif de beaucoup d'entre nous serait, si nous nous en rendions compte, une somme indéfinie de plagiats. Non que nous ayons l'intention d'imiter, mais nous ne pouvons rien changer à des textes uniques en leur genre. Pour ne plus parler de la joie que chacun éprouve lorsqu'on se trouve être devant certaines réflexions qu'on a soi-même pensées et repensées, quelquefois longtemps avant de les avoir lues dans des pages signées par des auteurs célèbres. Cela fait comprendre comment on parvient à se considérer comme l'un des virtuels auteurs d'un livre. En ce sens, il y a

[4] Nous traduisons.

BDD-A4028 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:41 UTC)

des textes qui invitent, à chaque nouvelle lecture, à être récrits avec, paradoxalement, les propres mots de leur auteur réel. Tel est le cas de *Don Quichotte*. Et tel pourrait être aussi le cas de n'importe quel autre texte devant lequel le(s) lecteur(s) se sent(ent) à l'origine de l'écriture elle-même. Dans la littérature roumaine, un texte pareil serait l'extrait d'un livre d'Alexandre Paléologue[5] dont la vertu majeure consiste ici à produire chez le(s) lecteur(s) le sentiment de se sentir co-auteur(s) grâce à la manière dont il exprime ce que nous autres Roumains nous dirions de nous-mêmes à un moment donné de notre vie, de notre histoire personnelle ou nationale. De la condition d'être Roumain.

C'est pourquoi nous avons adopté la voie de ce choix d'interprétations en présentant le texte tel quel, «pour lui-même et en lui-même». Il révèle mieux qu'aucun autre une face de la roumanité à laquelle s'identifierait tout Roumain lorsqu'il voudrait donner une des définitions de son appartenance à la communauté vivant de ce côté du monde.

« *Être Roumain, être un Roumain, reste très souvent une situation, non pas totalement inavouable, mais pour le moins difficile à assumer. Cette condition ingrate, presque injuste, est l'un des thèmes de prédilection de Cioran, en même temps que ses réflexions négatives sur Dieu. Paraphrasant Montesquieu, il se demande: «Comment peut- on être Roumain?» Aucun d'entre nous n'a pu, je crois, trouver de véritable réponse. Qu'il faille exercer sur soi un effort pour avouer carrément son être roumain vient de causes profondes et tragiques. Une vieille ballade populaire, la ballade du monastère d'Argès, raconte une impossible construction: chaque nuit s'écroule ce qui a été édifié pendant le jour jusqu'à ce que l'architecte, inspiré par un songe démoniaque, mure sa propre femme dans les fondations du bâtiment. Ce mythe existe dans beaucoup de cultures. Dans notre imaginaire, la perception en est différente: le meurtre fondateur a bien eu lieu, et même plusieurs fois. Mais les murs continuent de s'écrouler chaque nuit. Presque chaque fois, les Roumains ont dû reprendre leur Histoire à zéro. Tout a été périodiquement balayé et détruit. Chaque fois que nous avons cru atteindre un équilibre et pouvoir nourrir des espérances, cela s'est avéré provisoire et précaire. Notre dernière parenthèse de sérénité n'a même pas duré un siècle, entre la constitution*

[5] Alexandre Paléologue, 1990, *Souvenirs merveilleux d'un ambassadeur des golans*, Paris:Balland.

BDD-A4028 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:41 UTC)

des Principautés-Unies en 1859, l'instauration d'une monarchie sensiblement plus libérale que ses voisines dans ces lointains limbes de l'Est, et le début des années 30 [...]

La difficulté d'être Roumain, c'est une difficulté de croire en soi, c'est la crainte de ne pas détenir les vertus requises pour être une vraie nation, les capacités créatrices nécessaires.

Nous ne nous fions pas à nous- mêmes, nous ne savons à quoi nous fier, nous sommes par avance résignés à l'inéluctable destin. Nombre de nos penseurs et de nos historiens sont obsédés par ce thème du destin, et le titre donné par Cioran au texte dans lequel il évoque la difficulté d'être Roumain est: ***Pour une petite théorie du destin****. Une part obscure de l'âme roumaine est hantée par la violence et surtout par la mort. Mais pas par la mort à l'espagnole, pas par la transcendance. La mort chez nous, c'est l'inévitable dégradation, le lent pourrissement de toute chose.* ***Précis de décomposition****, tel est le titre du premier livre en français de Cioran [...]*

La difficulté d'être Roumain, c'est aussi ce complexe de la province, du pays de boue et de poussière, perdu entre les steppes russes et les Carpates. Paris fut une passion roumaine pour Tristan Tzara, Panaït Istrati, Ionesco et bien d'autres. Mais je crois que l'exil est pour nous un besoin qui ne se borne pas à l'amour, mal partagé, pour la France et sa culture. C'est à Berlin, ville dont il ignorait tout, à commencer par sa langue, que notre grand auteur comique, Caragiale, choisit d'aller vivre ses vieux jours. La distance aiguise le regard. Elle sert notre complaisance un rien masochiste à scruter nos défauts, nos limites, et à nous en gausser faute de pouvoir ou de vouloir changer. A la fin de ***La Lettre perdue*** *qui est sa pièce la plus célèbre, Caragiale fait dire à son héros: « Nous aimons tous notre pays. Nous sommes tous des Roumains, plus ou moins honnêtes». Le trait porte juste. L'honnêteté chez nous, pas plus que chez beaucoup d'autres peuples, mais moins encore peut- être, n'est pas une qualité absolue. Il faut survivre. La vie a son charme. Le pire peut être évité pour peu qu'on soit capable de s'adapter.*

Nous avons été ballotés par une Histoire bien difficile. [...] L'afflux, après la Deuxième Guerre mondiale, de réfugiés fuyant le régime communiste, certains parce qu'ils risquaient réellement leur liberté et leur vie, d'autres parce qu'ils souhaitaient tenter la fortune, «sonder la mer avec le doigt», comme dit le proverbe, n'a pas modifié cette image des Roumains. Qu'il y ait parmi nous des gens merveilleux n'empêche pas que souvent à

BDD-A4028 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:41 UTC)

notre nom soit attachée l'idée de roublardise, de fourberie, de non- fiabilité, que ce nom soit péjorativement connoté, qu'il évoque le trouble et l'ambiguïté. Dans notre propre langue l'épithète «rumân» écrit avec un «u» à la différence de «român» a aussi un sens un peu dépréciatif, même si sensiblement différent: il désigne le paysan attaché à la glèbe, donc rustre et primitif. Nous avons bel et bien un goût poussé de l'autodérision, une malheureuse tendance à nous comparer aux nations plus heureuses et plus fécondes. Quand je constate en France ou en Allemagne que, par exemple, les bus ou le métro fonctionnent mal, ou qu'un quelconque bureaucrate abuse de son incompétence, je me surprends à me réjouir: alors cela n'existe donc pas seulement chez nous?

S'il fallait résumer en quelques phrases forcément simplificatrices et caricaturales, ce que sont nos défauts, je dirais en premier lieu le fatalisme, cette façon de s'adapter aux vicissitudes de l'Histore plutôt que de chercher à les surmonter. Une certaine superficialité. Le pervers plaisir d'exagérer le côté négatif de toute chose, comme pour s'excuser par avance de ne pouvoir rien faire. Un défaitisme permanent, compensé par moments par l'excès inverse d'un optimisme innocent [...]

Face à ces difficultés d'être, il nous reste l'humour. Le grand anesthésique. Je me souviens d'un peintre parti exposer en Suède pendant les années les plus noires de Ceaucescu et racontant, de retour au pays, à quel point tout, là- bas, fonctionnait à merveille. Il ne trouvait qu'un seul défaut à la société suédoise: son total manque d'humour. L'un de nous lança, désabusé:«Mais à quoi l'humour leur servirait- il?». Une société, comme un individu, qui se refuse à se confronter à son passé, à analyser ses erreurs, est condamnée à les revivre. Nous ne cessons pourtant pas de disséquer nos échecs. Serons- nous donc incapables d'en tirer jamais les véritables conséquences ? »

BDD-A4028 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:58:41 UTC)